

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France























Ce tact dont la délicatesse  
 Sait, en l'apprécient, juger le vrai talent.  
 Attends donc, pour vanter ton chant,  
 Que, sans qu'il puisse s'en défendre,  
 Le berger, à ta voix, obligé de suspendre  
 Les sons touchans, harmonieux,  
 Que dans l'oisiveté sa flûte apprit à rendre,  
 T'ait laissé lire dans ses yeux,  
 Le plaisir qu'il trouve à t'entendre.

LESSING.

## 8.

## LA CORNEILLE.

Je ne m'étonne plus, dit un jour la corneille,  
 Si les petits de l'aigle ont les yeux si perçans,  
 S'ils sont si beaux, si bien-portans.  
 Ce qui jusqu'à présent m'avoit semblé merveille,  
 N'est, à ce dont je m'apperçois,  
 Qu'une chose fort ordinaire :  
 Cela vient de ce que la mère  
 Couve ses oeufs pendant un mois.  
 Je veux en faire autant. En effet elle passe,



A peu de chose près, ont la même foiblesse  
Que l'on reproche à notre espèce.  
Il n'est pas un petit enfant,  
Qui ne sache que l'éléphant,  
Malgré toute sa force, et sa taille imposante,  
Tremble de tout son corps, aussitôt qu'il entend  
Le grognement d'un porc. Ah! l'histoire est plaisante!  
Dit le lièvre, en l'interrompant :  
Je ne m'étonne plus, si la chose est réelle,  
Que moi, comme aussi tous les miens,  
Dès que nous entendons les chiens,  
Nous nous sentions saisis d'une frayeur mortelle.

LESSING.

---

10.

LE RENARD ET LE CHÈNE.

---

Secondé par le tonnerre,  
Un ouragan furieux  
Avoit renversé par terre  
Un chêne, qui jusqu'aux cieux  
Levoit encore naguère









14.

## LE VIEUX CERF ET SES PETITS ENFANS.

Figurez vous un peu mon âge!

Disoit un jour un cerf à ses petits enfans :

Je me rappelle encor le tems,

Où l'homme d'arme à feu ne faisoit point usage.

Oh! l'heureux tems que celui-là!

Crièrent les enfans, du ton de la surprise.

Heureux! ah! mes amis, reprit leur grand-papa,

Le tems, s'il faut que je le dise,

N'en valoit pas mieux pour cela.

Toujours ingénieux, quand il s'agit de nuire,

Nos implacables ennemis

Se servoient, au lieu de fusils,

D'arts et de traits, pour nous détruire;

Et nous n'étions pas mieux, si nous n'étions pas pis.

LESSING.







18.

## LES DEUX POULES.

Après avoir par accident  
Entièrement perdu la vue,  
Une poule bonasse alloit toujours grattant,  
Une autre à ses côtés pendue,  
L'accompagnoit partout, au jardin, dans les champs,  
Et sans se fatiguer, vivoit à ses dépens ;  
Car aussitôt que la première  
Avoit déterré quelque grain,  
Celle-ci qui la voyoit faire,  
Le croquoit et n'en disoit rien.  
Laborieux par caractère,  
L'allemand étudie, observe, approfondit ;  
Et sans se rebuter, prépare la matière  
Dont son adroit voisin sait faire son profit.

LESSING.







21.

## L' O I E.

Une oie effaçoit en blancheur  
La neige encor toute nouvelle,  
Et fière de l'éclat que répandoit sur elle  
Ce don de la nature, elle crut qu'une erreur  
Avoit fait jusques là, qu'on l'avoit méconnue  
Et par la même confondue  
Avec ces vils oiseaux que leur condition  
Condamnoit à traîner une existence obscure.  
Car plus j'y fais réflexion,  
Disoit-elle, et plus je suis sûre,  
Que de moi la sage nature  
A voulu faire un cygne et non pas un oïson.  
Après cette belle oraison,  
Qui peint toute sa modestie,  
Elle quitte sa troupe et la voilà partie,  
Nageant seule autour de l'étang,  
Avec la gravité qui convient à son rang.  
Tantôt elle tend avec force  
Son cou, dont le peu de longueur





23.

## LE MÉROPS.

Toi, qui passes pour être un vrai puits de science,  
Demandoit un jour au hibou,  
Un aiglon de sa connoissance,  
En voyant le penseur méditer dans son trou,  
Est-il vrai, comme croit et prétend le vulgaire,  
Qu'il existe un oiseau. . . . Son nom finit en ops,  
C'est, si je m'en souviens, le mé . . . oui, le mérops,  
Qui, lorsqu'il veut quitter la terre,  
Vole, la tête en bas, et la queue en avant?  
C'est un conte de ma grand'-mère,  
Lui répond l'autre en souriant,  
Une des fables ridicules,  
Que, dans ses instans de loisir,  
L'homme forge, pour divertir  
Les sots qui sont toujours crédules.  
Dans cette étrange fiction,  
Enfant de sa folle cervelle,  
Je suis même d'opinion  
Que, sans y faire attention.

Lui-même il s'est pris pour modèle :

Car en effet je me rappelle,

Qu'on le voit assez fréquemment,

Menaçant de franchir la nue,

S'élançer vers le firmament,

Mais toujours sans perdre de vue

La terre qu'il ne peut oublier un moment.

LESSING,

---

24.

LE MOUTON ET LE RENARD.

---

Pour éclairer certaines gens,

Envain vous feriez des miracles :

La routine et l'exemple ont été de tous tems,

Et seront toujours leur oracles.

Un renard sortant d'un taillis,

Devant lequel passoit un troupeau de brebis,

Qu'on menoit à la boucherie,

Apperçut un mouton qui s'étoit arrêté,

Pour goûter en passant l'herbe d'une prairie,  
Et d'un pas précipité,  
Rejoignoit sa compagnie.

Où vas-tu? cria-t-il à l'animal bêlant;  
Ne vois-tu pas, pauvre imbécille,  
Que tu cours toi-même au devant

De la mort qu'on prépare à toute ta famille?

Crois-mois, prends un autre chemin,  
Puisqu'il ne tient qu'à toi d'éviter ta disgrâce.

L'autre lui répondit, allant toujours son train:

De ton conseil je te rends grâce:

Il se peut en effet que je sois menacé,

Du même sort que ceux dont j'ai suivi la trace

Mais enfin par ici puisque tous ont passé,

Il faut aussi moi que j'y passe.







Où vit à l'admiration

Succéder la pitié; les uns avec tristesse  
 Détournent leurs regards; bientôt tous attendris,  
 Disent: L'infortuné, tout seul de son espèce,  
 Doit vivre sans compagne ainsi que sans amis!

LESSING.

27.

LE MULOT ET LA FOURMI.

Que je te plains! disoit avec dédain,  
 A la fourmi, le mulot son voisin.  
 Tu te donnes beaucoup de peine,  
 Pour amasser quoi? . . . presque rien.  
 Si tu voyois comme ma grange est pleine!  
 Moi, répond la fourmi, je borne tous mes soins  
 A pourvoir à ma subsistance:  
 Quant à toi, si ta prévoyance  
 Va plus avant que tes besoins,  
 Je ne m'étonne plus que l'homme se conduise  
 Envers tous tes pareils, comme il fait fréquemment,











Ceux-ci donc s'étant présentés,  
Jupiter, dit l'un d'eux, souffriras-tu que l'homme,  
Sans cesse et sans raison nous batte, nous assomme,  
Et non content de nous rouer de coups,  
Nous charge de fardeaux que porteroient à peine  
Des animaux plus grands, plus robustes que nous ?  
Ce n'est pas tout, cette race inhumaine  
Exige encor de nous une célérité,  
Que toi même n'as pas, dans ta haute sagesse,  
Cru devoir départir à ceux de notre espèce.  
Nous le disons ici dans toute humilité :  
Nous ne refusons point de lui rendre service,  
Puisque telle paroît être ta volonté ;  
Mais ordonne qu'il en agisse  
Avec moins d'inhumanité,  
Surtout avec plus de justice,  
Si l'homme est toutefois capable d'équité.  
Après avoir bien écouté,  
Tout ce qu'ils venoient de lui dire,  
Jupiter fut tenté de rire,  
Mais il se contraignit, et leur dit : en effet,  
Si la chose est ainsi, vous avez grand sujet  
De n'être pas contents et partant de vous plaindre ;  
Cependant, mes amis, je vous le dis tout net,  
Entre nous il est fort à craindre







Je danse aussi parfois au son de la musique,  
En dépit de mon embonpoint,  
Et cependant on ne rit point.  
Si donc tu veux que je m'explique  
Un peu franchement sur ce point,  
Je te le dis en confidence:  
Ce n'est pas justement à cause de la danse,  
Que l'homme rit à tes dépens,  
Mais c'est de voir que tu t'y prends  
Avec si peu d'intelligence.

LESSING.

---

53.

## L'AIGLE ET LA CORNEILLE.

---

Un aigle s'apprêtoit à faire un bon repas  
D'une huître qu'il venoit de trouver sur l'arène.  
Le Sire étoit à jeun, une huître en pareil cas  
Peut encore passer pour une bonne aubaine ;  
Mais il falloit l'ouvrir, c'étoit là l'embarras.  
La corneille voyant qu'il étoit fort en peine,

Conçut aussitôt le dessein  
De s'emparer du coquillage,  
Et de s'en régaler : Or voici le moyen  
Qu'elle crut sans danger pouvoir mettre en usage :  
Je vois, dit-elle à l'aigle en l'abordant,  
Que votre Majesté ne sait comment s'y prendre ;  
Si donc elle daigne m'entendre,  
Je sais un bon expédient.  
Depêche toi de me l'apprendre,  
Interrompt l'aigle impatient,  
Car je suis ennuyé d'attendre.  
Sire, dit la corneille, élevez vous bien haut,  
Tenant dans votre auguste serre  
Cette huître à qui, sur une pierre  
En la précipitant, vous ferez faire un saut.  
Frapé de ce trait de lumière,  
Notre aigle s'écria : vive les gens d'esprit !  
Je n'aurois jamais cru qu'un oiseau de ta sorte  
Pût donner un conseil aussi bon ; mais n'importe,  
Je veux en faire mon profit.  
En achevant ces mots, l'imbécille exécute  
Le projet qu'à son dam la corneille a conçu.  
L'huître effectivement se brise dans sa chute,  
Comme l'avoit fort bien prévu  
La conseillère qui de suite

Saute sur le poisson, l'avale, prend la fuite  
 Et sans perdre de tems va tout droit se percher  
 Sur un toit, où, malgré la fureur qui l'agite,  
 L'aigle n'osa l'aller chercher.

---

## 34.

## LE ROSSIGNOL ET LES MOINEAUX.

Las d'entendre soir et matin  
 Le triste et barbare ramage  
 De quelques passereaux, voisins de son bocage,  
 Un rossignol conçut le louable dessein  
 De leur donner du chant une plus juste idée.  
 L'entreprise, il est vrai, lui sembloit hasardée,  
 Mais quelque fois il se flattoit  
 Qu'avec des soins, du tems, et de la patience  
 Il en viendrait à bout. L'essentiel étoit  
 De savoir s'ils auroient assez de complaisance  
 Pour vouloir l'écouter, quand il leur parleroit.  
 Un jour donc qu'ils criaient, comme à leur ordinaire,  
 Il se rapprocha d'eux, avec l'intention





Ne m'ont encor jamais tenté;  
Et d'ailleurs tout a dans ce monde  
Son bon et son mauvais côté.  
Chez moi tu vois que tout abonde;  
Tantôt c'est un biscuit, tantôt un macaron;  
Outre les gens de la maison,  
Il n'est pas un voisin, à cent pas à la ronde,  
Qui ne dise en passant: Bon jour, petit mignon!  
Bref je suis caressé, fêté par tout le monde.  
Certain de ne manquer de rien,  
Je vis sans nulle inquiétude;  
Pour moi chaque jour est serein,  
Pour moi nulle saison n'est rude;  
L'hiver je suis chauffé, l'été, toujours un bain  
Est préparé dans ma cellule.  
As tu bientôt fini ce discours ridicule?  
Interrompt le moineau; dis moi, pauvre hébété,  
Qu'est tout ce dont tu t'es vanté,  
Au prix de notre indépendance?  
Mais j'ai pitié de toi, je plains ton ignorance;  
Adieu, vive la liberté!  
Comme il disoit ces mots, un chat du voisinage,  
Qui rôdoit selon son usage,  
S'approche, sans être apperçu,  
Saute sur l'orateur, qu'il prend au dépourvu,

















Et même en ce moment j'ai peine à retenir  
Les larmes qui sont près d'inonder ma paupière.  
Grand-merci de ton amitié!  
Répond l'autre, avec un sourire.  
A ce tendre intérêt que ma perte t'inspire,  
Je vois qu'on t'a calomnié,  
Et que le coeur d'un loup, quoiqu'on en puisse dire,  
Est l'asile de la pitié.  
Oh! la chose n'est pas douteuse,  
Interrompt le chien du berger:  
On le voit toujours s'affliger  
D'une aventure malheureuse,  
Et plaindre en gémissant les disgraces d'autrui,  
Dès qu'il sait par expérience  
Qu'il en doit résulter pour lui  
Quelque fâcheuse conséquence.

LESSING.

40.

LE LIÈVRE ET LE LAPIN.  

---

Un lièvre, au clair de la lune,  
Allant en bonne fortune,  
Crut entendre quelque bruit.  
Il se tapit contre terre,  
Ecoute attentivement,  
Et voit au même moment  
Étendu sur la bruyère,  
Et presque sans mouvement,  
Un lapin de connoissance,  
Un ami de son enfance,  
Qui même l'hiver passé,  
Le rencontrant sur la neige,  
S'étoit bien vite empressé  
De le prévenir d'un piège,  
Où l'imprévoyant lévrault  
Eût, sans l'avis charitable  
De cet ami véritable,  
Été pris comme un nigaud.  
Il s'approche du malade,





Mais je t'attrappe à la fin,  
Et tu vas, maître coquin,  
Payer cher ta promenade !  
Bien qu'innocent du larcin  
Qui me vaut cette algarade,  
Jugeant, à son ton maussade,  
Des suites de l'entretien,  
J'allois m'esquiver grand train,  
Et gagner à l'escalade  
Le fossé le plus prochain ;  
Mais aussitôt le vilain,  
Se doutant de l'escapade,  
Au moment où je m'évade,  
M'a, sans rime et sans raison,  
Mis, d'un coup de son bâton,  
Les reins en capilotade.  
Le corps sanglant et meurtri,  
Sans presque oser prendre haleine,  
Je parviens, quoiqu'avec peine,  
A me traîner jusqu'ici,  
Où succombant de foiblesse,  
J'attendois qu'enfin la mort  
Mît un terme à ma détresse.  
Mais puisqu'à mon triste sort  
Ta grande âme s'intéresse,





































Trois ou quatre filles de bien?

J'entends : d'une vertu sévère, inaccessible,  
Et dont jusqu'à présent le coeur ait résisté  
Aux assauts de l'amour et de la volupté.

Déesse, dit Iris, la chose est incertaine,

Cependant on peut l'éprouver.

Eh bien, va, dit Junon, tâche de me trouver

Ce trio rare et me l'amène.

Aussitôt dit, aussitôt fait ;

Et voilà notre messagère

Cherchant partout comme un furet.

Pas le plus petit coin de terre,

Pas un palais, pas même une chaumière

Qu'elle ne visitât, tant elle avoit, dit-on,

A coeur d'exécuter cette commission.

Après une recherche aussi longue que vaine,

Voyant qu'elle perdoit sa peine,

Elle prit enfin le parti

De retourner là haut instruire sa maîtresse

De son mauvais succès. Sitôt que celle-ci

La vit revenir seule : ô pudeur ! ô sagesse !

S'écria-t-elle avec dépit.

L'autre à ces mots l'interrompit,

Et lui repartit : ô Déesse !

J'aurois encor trouvé, quelques instans plus tôt,







51.

## LE JEUNE LOUP ET LE RENARD.

Te souvient-il de feu mon père?  
Disoit un jour un jeune loup  
Au renard son voisin; c'étoit là pour le coup  
Ce qu'on nomme un héros, un vrai foudre de guerre!  
Pendant qu'il étoit sur la terre,  
Qui peut dire combien il en a terrassés!  
Non, si je dis deux cents, je ne dis pas assez,  
Dont les vilaines âmes noires,  
Grâce à ses terribles efforts,  
Ont successivement emporté chez les morts  
La nouvelle de ses victoires.  
Faut-il donc s'étonner qu'après autant d'exploits  
Qui seront à jamais célèbres,  
Lui même affoibli par le poids  
De ses nombreux lauriers, dût céder une fois  
Et descendre à son tour au pays des ténèbres?  
Voilà tout justement comment s'exprimeroit  
Un faiseur d'oraisons funèbres!





L'aptitude, et le savoir faire,  
Un vrai prodige ; et s'il eût eu  
Ce que nous appelons le don de la parole,  
Je gage qu'il fût devenu  
En peu de tems maître d'école ;  
Car il savoit déjà, sur le bout de son doigt,  
Sur deux pieds se tenir bien droit,  
Marcher en se carrant, faire la révérence ;  
Mais son talent par excellence,  
C'étoit de se précipiter,  
Comme un désespéré, la tête la première,  
Jusqu'au fin fond de la rivière,  
Pour attraper un sou qu'on venoit d'y jeter.  
Il faisoit au surplus mille tours de souplesse,  
S'y prenoit avec tant d'adresse,  
Que tous les gens de la maison  
En raffeloient avec raison.  
Martin, c'étoit le fils du Suisse,  
Avoit été son précepteur,  
Et l'on peut dire avec justice  
Qu'un pareil écolier lui faisoit grand honneur.  
Un beau jour le jeune seigneur  
Voulut aussi, par un caprice,  
Apprendre au vieux Moustache à faire l'exercice.  
A son âge, dit-il, on a du jugement,











54.

## LE CHIEN ET LE CHAT.

Un chien pour venger son patron,  
A qui deux assassins venoient d'ôter la vie,  
Se jette sur l'un deux, l'attaque avec furie ;  
Mais sa fidélité, dans cette occasion,  
Fut assez mal récompensée,  
Car le pauvre animal eut d'un coup de bâton  
La mâchoire en compôte et la patte cassée.  
Dans ce fâcheux état, notre malheureux chien  
Réfléchissoit à sa misère :  
Etranger dans l'endroit, sans maître, sans soutien,  
Souffrant, estropié, que devenir ? que faire ?  
Tout à coup, par bonheur, il voit dans le lointain  
Un vaste bâtiment : c'étoit un monastère,  
Servant de Paradis à trente gros jousflus,  
Trente prédestinés, qui goûtant par avance  
Les biens que Dieu là haut promet à ses élus,









N'avoit donné matière au moindre différend,  
Lorsque Minet un jour blessa par accident  
Un de ses bons amis. Quelle fut sa tristesse !  
Quand il vit celui-ci, l'oeil morne, et tout sanglant,  
Témoigner par ses cris son mal et sa blessure.

Dans la crainte que l'aventure  
N'inspire contre lui quelque injuste soupçon,  
Il se jette au cou du malade,  
Le presse sur son coeur, lui demande pardon,  
L'appelle, son cher camarade,  
Le supplie instamment de ne pas se fâcher,  
Et pour mieux lui prouver toute son innocence,  
D'un air plein de tendresse il se met à lécher  
Le sang qui coule en abondance.

Tout en pensant le Secourir,  
Minet prend chaque instant plus de goût à la cure.  
Le pauvre patient qui se sent défaillir,  
D'une voix foible le conjure,  
De suspendre ses soins, d'être moins généreux.  
L'autre lèche toujours; tant que le malheureux,  
En perdant tout son sang, perdit aussi la vie.

Qui l'auroit cru ! Minet oublie,  
En voyant qu'il est mort, leur ancienne amitié,  
Et la faim achevant d'étouffer la pitié,  
Le laisser là, dit-il, seroit une folie.









A quelques pas de l'arbre, assis sur son derrière,  
Un singe l'observoit et le regardoit faire.  
Quand il eut assez vu, tu te crois bien savant!  
Dit-il à l'écureuil; mais, si tu veux, je gage  
Avec toi que j'en fais autant.

Et sans attendre davantage,

Voilà mon singe en moins de rien

Caracolant-sur l'arbre et de mainte grimace

Assaisonnant aussi ses tours de passe-passe.

Pendant quelques instans la chose alla fort bien;

Mais en voulant sauter sur le bout d'une branche,

Le magot tombe à terre et se démet la hanche.

Gardons nous avec soin d'en agir comme lui!

Et que sa chute nous apprenne

Que, qui veut imiter les sottises d'autrui,

Finit presque toujours par en porter la peine.

TIERCE.

---



58.

## LA SOURIS.

Une souris, qui se croyoit,  
Outre une grande expérience,  
Beaucoup d'esprit et de prudence,  
En farfouillant dans un buffet,  
Parmi des pots de confiture,  
Apperçut un morceau de lard  
Qui sentoit encore la friture.  
Certes, dit-elle, le hasard  
N'a point de part à l'aventure :  
Je gage que ceci cache une trahison ;  
Qui sait? . . . peut-être du poison !  
J'ai dans ce cabinet vu rôder la servante,  
Et c'est encor sans doute un plat de sa façon,  
Car je connois la méchante,  
Et sais comme elle est contente,  
Sitôt qu'une de nous lui tombe sous la main.  
Mais le tour cette fois n'est pas assez malin.  
Allez, Madame-la rusée,





























De savoir de quoi ces gens  
Ont l'âme ainsi tracassée.  
Il me vient une pensée! . . . .  
Oui, . . . . c'est cela . . . . sûrement  
Les soins du gouvernement,  
Sa fortune, son bien être  
Les occupent fortement!  
Bah, cela ne peut pas être,  
Interrompoit son voisin,  
Et je suis presque certain  
Qu'ils font entre eux la cabale.  
Un autre vouloit prouver  
Qu'ils s'occupoient de trouver  
La pierre philosophale.  
Pour moi, quand j'y réfléchis,  
Disoit un Bonze, je pense  
Qu'ils ont sur la conscience  
Les péchés qu'ils ont commis,  
Et qu'ils ont en font pénitence.  
Moi je soutiens qu'ils sont fous,  
Protestoit l'autre. Entre nous,  
Dit le voyageur, c'est vous  
Qu'on pourroit croire en délire.  
Vos conjectures à tous,  
N'ont, puisqu'il faut vous le dire,

Pas l'ombre du sens commun.  
 C'est simplement un usage  
 Qu'ils nomment dans leur langage :  
 „S'amuser au trente et un.“

LICHTWEHR.

---

66.

LE VIEUX LOUP.

---

Un loup déjà sur le retour,  
 S'apercevant que sa cuisine  
 Diminuoit de jour en jour,  
 Prévit que bientôt la famine  
 Lui joueroit quelque mauvais tour,  
 S'il ne la prévenoit. Il forme en conséquence  
 Un projet lumineux, du moins en apparence ;  
 C'étoit de faire accroire aux bergers du canton,  
 Qu'il vouloit désormais en agir de façon  
 A vivre avec eux tous en bonne intelligence.  
 Or sans perdre de tems, il se met en chemin,



S'en va trouver le plus voisin,  
Qui ne s'attendoit guère à pareille visite,  
Et lui dit, d'un air hypocrite:  
Je vous entends avec chagrin,  
Vous tous bergers, tant que vous êtes,  
Me prodiguer les épithètes  
De sanguinaire, de glouton;  
Et vous ne songez pas, en me donnant ce nom,  
A l'injure que vous me faites!  
Quelque fois, à la vérité,  
Quand la faim me talonne, et que pour m'en défendre,  
Tout autre moyen m'est ôté,  
Je suis à vos troupeaux obligé de m'en prendre;  
Mais ce n'est qu'à l'extrémité;  
Et la loi, dans ce cas, c'est la nécessité.  
Charge toi de ma nourriture;  
Je suis, comme tu vois, d'un petit entretien,  
Et tu n'auras, je te le jure,  
Jamais à te plaindre de rien;  
Car, quoiqu'en dise ma figure,  
Sitôt que j'ai le ventre plein,  
Je suis l'être le plus humain,  
La plus paisible créature,  
L'animal le plus doux qui soit dans la nature.  
Je le crois volontiers, répond le berger, mais

Par malheur, tu ne l'as jamais.  
 Qui dit avare et loup, dit gens insatiables;  
 Ainsi va-t- en à tous les diables!

Ce berger, dit le loup, ne m'a pas l'air aisé;  
 Tâchons d'en trouver un qui soit moins avisé  
 En effet, de ce pas il s'en va chez un autre.

Tu sais, lui dit le bon apôtre,  
 Que si j'étois moins scrupuleux,  
 Je pourrais t'étrangler sans peine  
 Deux ou trois brebis par semaine:  
 Nous ferons donc, si tu le veux,  
 Une convention, au moyen de laquelle,  
 Tu m'en donneras six, six par an seulement.  
 Qu'est-ce que six moutons? c'est une bagatelle!  
 Tu peux après cela dormir tranquillement  
 Et renvoyer tes chiens. Tu me la donnes belle?

Repart en riant le berger ;  
 J'aurois aussitôt fait de te donner le reste. —  
 S'il ne tient qu'à cela, je veux, pour t'obliger,  
 Me contenter de cinq — Te voilà bien modeste!  
 Cinq moutons! mon ami, c'est tout ce que par an  
 Je pourrais offrir au Dieu Pan, —  
 Allons, puisque c'est toi, j'en veux encor rabattre;  
 Au lieu de cinq, donne m'en quatre!

L'autre





















Cerf (le vieux) et ses petits Enfants	14
Cerf (le) et le Renard	19
Cerf (le) et le Taureau	1
Chasseur (le) et la Martre	42
Chat (le)	60
Chat (le) et le Chien	54
Chat (le) le Chien et son Maître	46
Chat (le) et les deux Pigeons	55
Châtiment (le) et les Vices	63
Chêne (le) et le Porc	3
Chêne (le) et le Renard	10
Chercheur (le) de Trésors et le Hibou	13
Cheval (le)	56
Cheval (le) et l'Âne	56
Cheval (le) et Jupiter	57
Cheval (le) et le Taureau	5
Chien (le) et l'Âne	41
Chien (le) et le Chat	54
Chien (le) le Chat et son Maître	46
Cicogne (la) et le Moineau	20
Cigale (la) et le Rossignol	7
Corneille (la)	8
Corneille (la) et l'Aigle	33
Dispute (la) des Animaux	53
Ecureuil (l') et le Singe	57
Eléphant (l') et l'Ours	32
Épervier (l') et le Rossignol	2
Fortune (la) et le Paysan	62
Fourmi (la) et le Mulot	27
Frêlons (les)	30
Furies (les)	49
Hibou (le) et le Chercheur de Trésors	13
Hibou (le) et la Pie	58
Hommes (les) extraordinaires	65
Jupiter (les Anes se plaignant à)	31
Jupiter et le Cheval	37
Lafontaine et l'Âne	22
Lapin (le) et le Lièvre	40
Lapin (le) et le Milan	43
Lièvre (le) et le Lapin	40
Lièvre (le) et le Lion	9
Lion (le) et les Animaux	48
Lion (le) et le Lièvre	9

Lion (le) et le Renard	59
Loup (le vieux)	66
Loup (le) au lit de la mort	50
Loup (le) et l'Ane	11
Loup (le) et le Berger	39
Loup (le jeune) et le Renard	51
Maire (le) son Chat et son Chien	46
Martre (la) et le Chasseur	42
Masque (le) et le Renard	15
Mérops (le)	23
Milan (le) et le Lapin	45
Moineau (le) et la Cicogne	20
Moineau (le) et le Serin	55
Moineaux (les)	16
Moineaux (les) et le Rossignol	34
Mort (le) et le Trésor	17
Mouton (le) et le Renard	24
Mulot (le) et la Fourmi	27
Oie (l')	21
Ours (l') et l'Eléphant	32
Paon (le) et le Rossignol	4
Paysan (le) qui voit brûler sa maison	64
Paysan (le) et la Fortune	62
Phénix (le)	26
Pie (la) et le Hibou	38
Pigeons (les deux) et le Chat	65
Porc (le) et le Chêne	5
Poules (les deux)	18
Pucelles (les deux)	28
Renard (le) et le Buisson	29
Renard (le) et le Cerf	19
Renard (le) et le Chêne	10
Renard (le) et le Lion	59
Renard (le) et le jeune Loup	51
Renard (le) et le Masque	15
Renard (le) et le Mouton	24
Renard (le) et le Singe	47
Rossignol (le) et la Cigale	7
Rossignol (le) et l'Epervier	2
Rossignol (le) et les Moineaux	34
Rossignol (le) et le Paon	4
Saule (le) et le Buisson	12
Serin (le) et le Moineau	35

